

Roland Bosquet

Quatre d'un coup

roman



Roland Bosquet

Quatre d'un coup

© Roland Bosquet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3920-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Paris, 18 octobre 2022, en milieu d'après-midi.

Un chaud soleil d'automne surplombe Paris. Les trottoirs sont envahis de promeneurs et de touristes toujours plus pressés. La circulation automobile bat son plein et les particules fines cancérogènes dessinent dans l'air des volutes ésotériques. La place Vauban est encore plus torturée que d'habitude, des escouades de photographes rivés à leur téléphone font les cent pas et s'interpellent.

— Ils en sont où ? Dans combien de temps ?

Indifférent à cette effervescence, un homme descend l'avenue de Villars comme s'il marchait dans sa campagne, droit devant lui, le regard fixe et déterminé. Il n'aime pas Paris. Il y est déjà venu plusieurs fois, mais trop de bruit, trop de voitures, trop de cohue dans leur métro et toujours se garder des piétons, des cyclistes, des trottinettes, des voleurs à la tire. En un mot, trop de tout. Il n'a jamais aimé Paris mais, cette fois, cela vaut tout de même le coup ! Alors il avance droit devant lui et les autres passagers de ce paquebot qui donne si souvent l'impression de tanguer s'écartent inconsciemment lorsqu'apparaît sa silhouette digne d'un pilier de terrain du pack clermontois de jadis.

Régulièrement, il relève d'un haussement d'épaule la sangle de sa boîte à outil qui cogne contre sa hanche. À hauteur du salon de thé, elle heurte une chaise qui n'a rien à faire au milieu du trottoir. Il grogne, la relève d'un geste agacé, inutile de se faire remarquer, et rajuste sur sa tête sa casquette de toile au jaune douteux. La cohue est moins dense par ici.

Il s'apprête à pénétrer dans l'immeuble du numéro 30 lorsque se présente un septuagénaire en tenue de cycliste avec son engin. Par habitude, il a d'abord le réflexe de s'écarter mais il se précipite pour taper les quatre chiffres sur le digicode et la lourde porte de chêne s'ouvre. L'autre le remercie d'un grognement, franchit le porche et disparaît vers le fond de la cour. Notre homme,

lui, se dirige sans hésiter sur la gauche.

Un panneau de carton accroché à la grille signale que l'ascenseur est en panne. Qu'importe puisqu'il est réservé aux résidents et que les personnels de service sont assignés à l'escalier ! Six étages tout de même à escalader. Une belle agitation les anime. Ainsi, trois jeunes gens dévalent-ils les marches avec la légèreté de leur âge. Il leur abandonne le passage. C'est qui ? lance le premier sans même tourner la tête. C'est l'plombier, rigole un autre. L'homme les salue poliment d'un doigt à la tempe. Sixième étage, la minuterie s'éteint mais il a le temps de constater qu'à ce niveau, le tapis est usagé. Ses chaussures de sécurité n'y laisseront toutefois guère de traces. Ce ne serait d'ailleurs que de la poussière de trottoir et de la bave de crotte de chien, nous sommes à Paris !

Numéro 164. Il n'a jamais compris sur quels critères sont affectés les numéros à l'intérieur des immeubles. Ainsi, il a traduit par bâtiment de gauche, dernier étage, au fond côté rue. Il cherche la sonnette à tâtons et appuie d'un index résolu sur le bouton. Un son aigret grince à l'intérieur.

— C'est qui ?

— C'est l'plombier !

La porte s'ouvre dans un chuintement de graisse à peine audible, il entre et referme derrière lui.

Place d'Italie. Une petite foule se rassemble peu à peu devant la mairie du XIIIème arrondissement. On se salue, on s'interpelle, on se congratule. Et ta femme ? Elle est sortie de l'hôpital, elle se remet doucement. Ton fils, il a retrouvé du boulot ? Il a eu des propositions mais moins bien payées bien sûr ! On déroule les banderoles et on brandit les pancartes, *non à la vie chère, non à l'inflation, augmentation des salaires, respect du droit de grève*. Rien que du traditionnel. Les officiels de la Centrale Syndicale, on dit simplement la Centrale, prennent place à leur tour, le téléphone portable rivé à l'oreille. Philippe Mazouret, le Premier Secrétaire, échange quelques mots avec ses voisins. Que se disent-ils ? S'invitent-ils à boire le thé ? À partager le fameux apéro parisien ? À moins qu'ils ne préparent la prochaine manif. !

Mais les médias commencent à montrer des signes d'impatience. Les chaînes d'info en continu, les autres, les grands titres, les moyens titres, les "free-lance"

des "podcast", ceux qui n'osent pas vraiment demander un "selfie" et ceux qui ne demandent rien à personne. Quelques questions fusent ici ou là. Y a combien ? Dix mille ? Douze mille ? Même si la place d'Italie se prête mal à ce jeu, certains estiment déjà qu'il sera préférable faire l'impasse sur les chiffres. Faut attendre, répondent les autres, il fait beau ... Et puis, ce sera plus facile à gérer pour le service d'ordre.

En effet, à une trentaine de mètres devant le futur cortège, les ombres noires ne restent pas inactives. Elles ont déjà déplacé, comme pour "se faire la main", les quelques barrières censées protéger la mairie pour les entasser en désordre à l'entrée du boulevard Auguste Blanqui. Ce qui obligera à les contourner au plus près des magasins. Les commerçants n'ont pas relevé leur rideau après la pause de midi. Ils savent, d'expérience, qu'ils subiront des dégâts. Pourtant, vous ne verrez que rarement ces énergumènes dans vos écrans de télévision au moment du départ, ou seulement par inadvertance, alors qu'ils constituent de plus en plus souvent une partie intégrante de toute manifestation protestataire. 14h sonne quelque part, Philippe Mazouret vérifie à sa montre.

— C'est bon, camarades, le préfet ne pourra pas nous accuser d'amateurisme !

Et le rituel ballet d'automne de la Centrale de s'ébranler, lentement certes, mais d'un pas sûr. Même s'il est bien éloigné de celui des puissantes marches unitaires et révolutionnaires d'il y a cinquante ans.

Cornes de brume et gueulantes marquent la cadence, des slogans sont testés, la sonorisation vomit ses décibels et ses voisins sont contraints de s'en écarter. En réalité, on est aussi venu pour rencontrer les copains, ceux de Belleville, de Pantin ou des Batignolles comme on disait autrefois. Certains, parmi ceux qui remontent en direction de Saint-Jacques, marchaient déjà aux côtés des Georges Séguy, Edmond Maire ou André Bergeron lors des grandes manœuvres du Programme Commun. L'âge aidant, ils se font hélas de plus en plus rares. Et d'ici 2025, la moitié des adhérents de la Centrale basculeront vers la retraite. Ils seront encore présents pour défiler mais ils ne voteront plus dans les entreprises. L'avenir de la lutte sociale n'en est pas scellé pour autant. Il suffirait d'une étincelle comme la menace d'une réforme contestée pour qu'elle retrouve ses glorieuses heures d'antan.

Denfert-Rochereau. Un coursier vient glisser à l'oreille de Philippe Mazouret qu'une belle poignée de "compagnons" de la section de l'Énergie ont débarqué

du Havre. Celui-ci grogne sa satisfaction dans sa moustache : on atteindrait peut-être les 15000 ! En effet, nombre de retardataires s'insèrent encore de temps à autre dans le cortège. Ainsi, passée la station-service du boulevard Raspail, Brigitte, une alerte quinquagénaire aux cheveux honteusement décolorés, descend du trottoir et rejoint sa copine Francine, de plus en plus à l'étroit dans une robe de marque dégriffée. Elles s'embrassent.

— Je t'accompagne jusqu'à Villars. Après, faut qu'je file.

On entre en manif comme on prend le métro, à la bonne franquette.

La tête du cortège atteint maintenant la place Vauban. Dans une demi-heure tout au plus, les derniers manifestants viendront s'agglutiner devant l'estrade pour écouter le Patron dans l'un de ses discours dont on a coutume de dire qu'ils sont peut-être un peu convenus mais toujours puissants. Lorsqu'un groupe de cinq ou six individus vêtus de noir débouchent en courant de la rue de Babylone, remontent l'avenue de Villars de quelques numéros et s'attaquent à la vitrine d'une banque que les mercatos financiers ont curieusement accolée à l'agriculture.

À coup de masses de fer, de marteaux et de barres à mines contre la vitrine et la porte, ils ne ménagent pas leur peine. La petite foule de marcheurs s'arrête et contemple le spectacle avec au moins autant d'enthousiasme. Les téléphones filment jusqu'à plus de batterie. Parmi les voyeurs, deux ou trois journalistes emmagasinent les images en rafale. Avec un peu de chance, l'une d'elles sera peut-être conservée pour faire une "Une" ! Mais ce sont, pour la plupart, des curieux de passage qui alimentent sans attendre les réseaux sociaux. Atteindre quelques secondes de gloire en étant le premier à "poster" ! Andy Warhol n'est jamais bien loin.

Les noirs acteurs de la pantomime, quant à eux, frappent et frappent méthodiquement, sans se décourager. Il ne faut pas longtemps pour qu'une première fissure esquisse sur la plaque de verre blindé des arabesques cabalistiques. Ceux qui se chargent de la porte obtiennent enfin gain de cause. Elle pend désormais sur ses gonds. Un ultime coup de pied la bascule vers l'intérieur et les joyeux drilles de s'engouffrer sans craindre de glisser sur les morceaux de verre. Dehors, on filme encore et toujours. On se penche même pour mieux admirer le saccage systématique. Comme si ces spectres que l'on devine n'étaient en réalité que le bras armé des rêves de chacun ! Détruire une

banque, emblème de la richesse et du pouvoir, constitue, même symboliquement, un bel exutoire aux déceptions, humiliations et autres renoncements.

Alerté sans doute par l'un de ces innombrables pisteurs qui travaillent pour les grandes chaînes d'info en continu pour qui l'"exclu" est le meilleur des carburants pour attirer les flux de rentrées publicitaires, un cadreur de Bwnews descend en courant l'avenue de Villars. Il arrive juste à temps pour mettre en boîte, comme on disait autrefois, la sortie de quatre des énergumènes qui s'élancent dans un même mouvement en direction de la place Vauban. Lorsque soudain, et sans raison apparente, ils s'arrêtent net et plongent en avant. Comme des dominos, dira plus tard un témoin aux enquêteurs. Comme des dominos !

De l'autre côté de l'avenue, au sixième étage du numéro 30, l'homme se relève et s'astreint à respirer lentement quatre ou cinq fois. L'objectif est de faire retomber la tension artérielle. Le cerveau, de nouveau parfaitement irrigué, retrouve ses habitudes. Et les gestes s'enchaînent alors à un rythme bien huilé par de longues années d'entraînement et de pratique. La phase de décrochage est toujours la plus délicate.

1,90m environ, des épaules larges et bien dessinées, peut-être un début d'embonpoint qui tend, légèrement, un polo blanc Loro Piana, pantalon de toile écrue et ceinture de cuir à peine usagée. Une élégance discrète savamment entretenue loin de toute ostentation. La tenue d'un homme qui s'apprête à rejoindre quelques amis pour une partie de squash, en toute décontraction. Mais qui, pour le moment, a d'autres soucis.

D'abord démonter l'arme à présent refroidie, la glisser dans sa housse d'aluminium, l'enfourner dans la cache sous le fond du sac de sport et ranger le linge par-dessus. Il résiste à la tentation de jeter un œil sur le trottoir opposé de l'avenue. Il sait qu'il a touché ses cibles comme prévu. On le sait dès en appuyant sur la détente. Il vérifie d'un dernier regard que tout est en ordre, gagne la cuisine, sort sur le palier de l'escalier de service, referme la porte derrière lui, descend sans faire grincer une seule marche et débouche dans le local des poubelles.

Là, il ôte les sur-chaussures qui protègent ses sneakers Berluti, la charlotte qui recouvre ses cheveux, son masque bec de canard et ses gants de chirurgien, glisse le tout dans l'une des poches de son sac, s'engage dans le couloir qui

donne accès à la rue d'Estrée, ignore une femme aux cheveux roux penchée avec distinction sur l'étal de fruits et légumes de la supérette et disparaît au milieu des passants.

Chapitre 2

Tout juste sorti de la dernière promotion du centre de formation de Chassieu, Louis n'était pas destiné à faire le flic. Il ne se destinait d'ailleurs à rien. Il pensait qu'il avait encore bien du temps devant lui avant de se jeter, tête baissée, dans une activité professionnelle quelle qu'elle soit. Mais après une médiocre réussite au Bac, même à la seconde tentative, après deux années sans gloire à la poursuite d'études de droit toujours plus fuyantes et après une énième admonestation paternelle menaçant de couper les vivres, il s'est résolu à se présenter au concours de la police judiciaire. Le choix s'est fait avec d'autant plus d'évidence que son père portant haut le grade de colonel de gendarmerie, il redoutait de se retrouver encaserné comme lui loin d'une grande ville sinon même au fond de la campagne. Il a suivi les cours en prenant grand soin de ne se distinguer en rien mais en veillant toujours à présenter des résultats suffisants pour satisfaire la sourcilleuse tutelle qu'il sentait perpétuellement peser sur ses épaules. Comment a-t-il pu réussir l'examen final ? Il se le demande encore. Comment s'est-il retrouvé affecté dans le si recherché commissariat de la rue Favre ? Là, il a une petite idée. Les jeunes qui débarquent ici subissent, pour la plupart, de lourdes influences familiales. À eux de les faire oublier par la suite en faisant leurs preuves par eux-mêmes.

Pour l'heure, donc, Louis en est encore à ranger, classer et parfois reprendre des rapports trop rapidement rédigés où le galimatias judiciaire se mêle si bien aux approximations langagières qu'ils en deviennent incompréhensibles. Dehors, l'air est doux. Le quartier des OPJ et de la BAC sont quasiment vides, leurs locataires sont affectés à la surveillance de la manifestation en cours. Louis referme son ordinateur et se lève en baillant, aperçoit dans sa cage, comme ils disent, l'officier de permanence plongé dans son téléphone et se décide.

— J'vais faire un tour !

L'autre lève à peine un œil.

— Ok !

Sur le trottoir, Louis savoure avec gourmandise le plaisir de se dégourdir les